

Tu n'as rien vu *Rising Sun* de Philip Kaufman

Marcel Jean

Numéro 70, décembre 1993, janvier 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22890ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

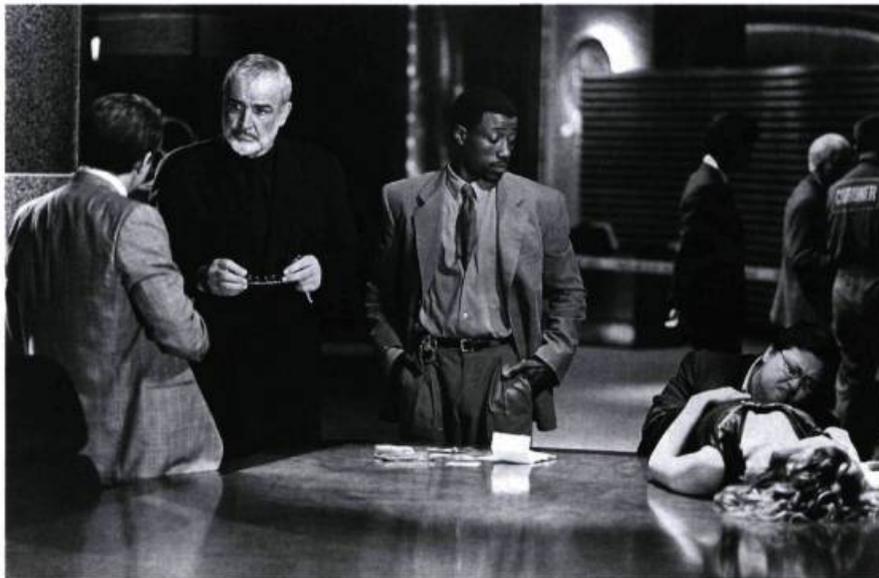
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (1993). Compte rendu de [Tu n'as rien vu / *Rising Sun* de Philip Kaufman]. *24 images*, (70), 74–75.

TU N'AS RIEN VU

par Marcel Jean



«Toute image ne contient que la vérité qu'on lui concède.»

Le dernier film de Philip Kaufman, *Rising Sun*, repose sur deux idées fortes. La première, c'est qu'on ne peut acheter que ce qui est à vendre (et Dieu sait qu'il s'agit d'une idée importante pour un artiste). La seconde, c'est que toute image est un leurre, c'est-à-dire le résultat d'une mise en scène.

Passons rapidement sur la première idée qui n'intéresse le cinéaste que de manière relative. En effet, Kaufman semble s'appuyer sur elle pour évacuer rapidement les enjeux du combat économique que se livrent Japonais et Américains, combat qui était au cœur du roman de Michael Crichton dont le film est l'adaptation. Refusant donc le patriotisme bébête qui conduisait l'auteur du roman à fustiger les Japonais (refus dans lequel certains observateurs ont bizarrement vu un affaiblissement du propos), Kaufman fait dériver le film vers une autre terre. Pour lui, les Japonais n'achèteront plus quand les Américains cesseront de se vendre. Et ne pas se vendre n'a rien à voir avec l'économie, c'est uniquement une affaire de morale¹. Cela dit, par cette idée Kaufman devance ses détracteurs, pressés d'inter-

prêter comme une démission son retour à un genre «mineur» (le polar). Car, il faut l'admettre (mais ce n'est pas un défaut), *Rising Sun* ne jouit pas de la prestigieuse aura culturelle qui entourait *The Unbearable Lightness of Being*, *Henry and June* et même, *The Right Stuff*. Reste donc à démontrer que Kaufman n'a pas soldé son talent en s'attaquant (et le mot est juste tant la lecture faite par le cinéaste a hérissé le romancier) au best-seller de Crichton. C'est là que l'idée de l'image comme leurre prend toute son importance, puisque c'est vers elle que le cinéaste fait converger l'ensemble des éléments de l'histoire qu'il raconte.

D'entrée de jeu, Kaufman pose les bases de son discours sur l'image. La première scène du film catapulte le spectateur au cœur d'un western dominé par un justicier asiatique. Au bout de quelques secondes, le western est vu à travers l'écran d'un téléviseur et une chanson populaire américaine succède à la musique de circonstance (signée Toru Takemitsu). Un mouvement de caméra révèle ensuite que ce moniteur vidéo se trouve dans un karaoke où un jeune Japonais s'amuse à

chanter devant une belle Américaine qui, elle, s'ennuie à périr. La femme se lève promptement, sort du bar, suivie aussitôt par le Japonais maintenant en colère. Une fois dans le stationnement, un autre mouvement d'appareil révèle que nous ne sommes pas à Tokyo ou dans n'importe quelle autre ville du Japon, mais plutôt à Los Angeles.

Dans cette scène, qui dure à peine deux minutes, Kaufman joue avec le spectateur en inversant les principes de mise en situation du cinéma classique. Ici, pas d'«establishing shot» mais plutôt un découpage qui va du plus petit au plus grand, du particulier au général, entraînant ainsi le spectateur sur une série de fausses pistes, d'abord quant au genre du film, ensuite quant au lieu où se déroule l'action. Dans le contexte du récit qui va suivre (où il est question de la tradition japonaise), ce jeu apparaît comme une leçon du *sempai* (celui qui vient avant, ici le metteur en scène) au *kobai* (celui qui vient après, ici le spectateur), leçon qui donnera à ce dernier les clés nécessaires à la compréhension du film.

Car *Rising Sun* est tout entier construit autour de l'enseignement qui se trouve dans cette scène; toute image ne contient que la vérité qu'on lui concède. Si on la met suffisamment en doute, l'image se videra entièrement de sa vérité. Or, le spectateur se donne rarement la peine d'interroger les images qui lui sont soumises. Il saute rapidement aux conclusions. Il voit un cow-boy, un pistolet, du sable et un cheval, il conclut qu'il est en train de regarder un western. Il voit un Japonais saoul chantant dans un karaoke, il situe l'action à Tokyo. De même, les policiers de *Rising Sun* (Wesley Snipes et Harvey Keitel) ne doutent pas de l'identité de celui qui a tué la belle Américaine après l'avoir culbutée dans la salle de conférence d'une multinationale japonaise. Ils ne doutent pas puisqu'ils ont sous les yeux l'image du tueur, le meurtre ayant été enregistré par une caméra de surveillance. Ils ne doutent pas non plus de la mort du coupable lorsqu'au terme d'une longue poursuite, ils verront la voiture exploser en percutant une muraille de pierre. Seul le *sempai* (ici, Sean Connery), connaisseur du Japon, aura le bon sens de mettre en doute l'objectivité de l'image.



Web Smith (Wesley Snipes), Tom Graham (Harvey Keitel) et John Connor (Sean Connery).

Et il aura raison.

Jusqu'ici, l'intrigue de *Rising Sun* ne sort pas vraiment du rang. On devine que le vidéodisque trafiqué sera bientôt remplacé par le vidéodisque original et que celui-ci révélera l'identité du véritable meurtrier. Mais l'entêtement de Kaufman à rester fidèle à son idée de départ complique singulièrement la résolution du crime. Ainsi, le second vidéodisque révélera que puisque le meurtrier connaissait parfaitement l'emplacement des caméras de surveillance dans l'édifice, il lui aura été possible de les éviter et de mettre son crime en scène sans se trahir. Devant ce deuxième échec de l'image à faire jaillir LA vérité, le maître (Connery) et l'élève (Snipes) n'ont plus qu'un seul moyen de trouver le coupable, forcer l'aveu. Celui-ci viendra. Mais, à la toute fin du film, alors que l'affaire semble classée, une jeune informaticienne remettra tout en cause en affirmant, le plus simplement du monde, qu'au Japon, pour sauver l'honneur (c'est-à-dire les apparences, l'image), il arrive fréquemment qu'un subalterne s'accuse d'un manquement ou d'un crime à la place d'un de ses supérieurs. Encore une fois, l'image (celle de la culpabilité comme celle de l'innocence) est le produit d'une mi-

se en scène. Et comme pour voir si l'élève a bien compris sa leçon, Kaufman termine le film par un plan de Wesley Snipes regardant la porte laissée entr'ouverte par l'informaticienne (qui est aussi la compagne du maître). Invitation ou geste involontaire? Ultime mise en scène que cette image qui clôt le film comme des points de suspension.

Il n'y a pas une image, dans *Rising Sun*, qui ne soit mise en cause. Ainsi la construction temporelle du film (l'essentiel est en flashes-back, ce qui est révélé très tard au spectateur) vise à brouiller l'impression de présent associée à l'image cinématographique. De même, le travail remarquable du directeur photo Michael Chapman (dont c'est le meilleur ouvrage depuis ses deux grands Scorsese, *Taxi Driver* et *Raging Bull*) va dans le sens de ce questionnement. À ce chapitre, le filmage de la première poursuite est exemplaire; l'action est plus souvent qu'autrement vue en réflexion dans le pare-brise de l'automobile conduite par Wesley Snipes, quand ce n'est pas en réflexion dans les yeux de celui-ci. Ce parti pris hyper-réaliste produit une image déformée, parcellaire, hautement subjective, une image écartelée entre la nécessité de représenter

et la volonté de s'affirmer comme image. Et si, dans cette scène, Kaufman affirme la prépondérance de la mise en scène sur l'information à véhiculer, il ne le fait jamais de façon ostentatoire, c'est-à-dire en méprisant l'histoire à raconter et les lois du genre auquel son film se rattache. *Rising Sun* est et reste un polar. Ce n'est pas le moindre mérite du cinéaste de l'affirmer. ■

1. À ce propos, je m'en voudrais de ne pas rappeler une scène célèbre de l'excellent *Party Girl* de Nicholas Ray. La danseuse Vicki Gaye se rend au bureau de l'avocat Tommy Farrell pour lui donner l'argent que lui a remis le gangster Rico Angelo. Prenant l'argent, l'avocat dit à la jeune femme (je cite de mémoire): «En faisant cela vous voulez me montrer qu'on ne peut pas vous acheter. Cependant, la seule chose que vous me prouvez, c'est que vous valez plus que cette somme.»

RISING SUN

États-Unis 1993. Ré.: Philip Kaufman. Scé.: Kaufman, Michael Crichton et Michael Backes. Ph.: Michael Chapman. Mont.: Stephen A. Roter et William S. Scharf. Mus.: Toru Takemitsu. Int.: Sean Connery, Wesley Snipes, Harvey Keitel, Cary-Hiroiyuki Tagawa, Kevin Anderson, Mako. 129 minutes. Couleur. Dist.: Fox.